

AIMER  
son prochain ?

MISSION POSSIBLE !

## AMOUR DU PROCHAIN ET ÉTHIQUE SOCIALE : QUELS FONDEMENTS, QUELLES MISES EN PRATIQUE ?

*Alain Nisus est pasteur en charge de trois Églises en Guadeloupe. Il est docteur en théologie et a enseigné la théologie systématique à la Faculté Libre de Théologie Évangélique de Vaux-sur-Seine. Il a été impliqué dans la rédaction et la publication de plusieurs ouvrages notamment le livre d'éthique *Vivre en chrétien aujourd'hui* qu'il a dirigé avec Luc Olekhnovitch et Louis Schweitzer.*

### L'AMOUR DU PROCHAIN ET SES FONDEMENTS

***Vous écrivez que « [I]a recherche du bien et de l'équité, le respect des droits des plus pauvres, des plus faibles, des plus démunis, ne sont pas des préoccupations uniquement « humanistes », mais elles sont théologiquement motivées. Elles sont constitutives de la connaissance du Seigneur »<sup>1</sup>. Pourriez-vous dire quelque chose de la motivation théologique de l'amour du prochain pauvre ?***

Je commencerais ma réponse en attirant l'attention sur certains traits de la situation contemporaine : le chrétien d'aujourd'hui peut se sentir un peu frustré et avoir l'impression que l'éthique sociale ou l'aide aux plus démunis lui ont été enlevées par un État devenu « État providence » qui s'est engagé avec différentes aides en direction des plus pauvres et a repris en les sécularisant des domaines qui étaient un peu des prérogatives de l'Église par le passé. Cela ne veut bien sûr pas dire qu'il n'y a plus d'espace pour les chrétiens, mais il leur faut reconnaître que l'engagement social n'est plus une spécificité qui leur appartiendrait en propre.

D'autre part, certains peuvent avoir l'impression que l'on voudrait que l'Église ne s'occupe plus que du social aujourd'hui et que son discours aille dans le sens du politiquement correct. Donc d'un côté le social n'est plus spécifiquement chrétien et de l'autre on voudrait que l'Église se concentre sur le social ! Il est très intéressant de relever le retournement de situation concernant les réactions aux discours éthiques tenus par les religions : lorsque l'Église catholique a publié en 1891 sa première encyclique sociale, *Rerum novarum*, sur la condition des ouvriers, les patrons ont réagi en disant en gros que l'Église devait s'occuper des questions familiales et sexuelles, mais que l'économie ne la regardait pas ! Aujourd'hui quand les chrétiens disent qu'il faut soutenir les pauvres la chose est plutôt bien reçue alors que les positions classiques sur les questions d'éthique sexuelle ne passent plus. Par conséquent certains chrétiens vont se concentrer entièrement sur l'éthique sociale et ne plus rien dire en matière de sexualité. D'autres vont aussi aborder ce dernier sujet en sachant que leurs propositions ne seront pas bien reçues et en prenant le risque que la parole de l'Église soit rejetée en entier, y compris en matière sociale.

<sup>1</sup> Alain Nisus, « Le prophète Jérémie défenseur de la justice sociale », in *Stop à la pauvreté*, Actes du colloque de la faculté de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine, Éditions LLB, Édifac, Valence, Vaux-sur-Seine, 2007, p.14.

Il n'est pas toujours facile de déterminer quelle est la voie la plus sage à adopter, mais il est en tout cas important de nous rappeler que si nous nous engageons dans l'éthique sociale et l'aide aux plus démunis, ce n'est pas pour faire plaisir ou pour nous faire bien voir de nos contemporains, mais parce que le Seigneur nous y appelle et que cela fait partie de notre foi. La Parole de Dieu nous incite à aimer notre prochain : on observe un souci très net et très marqué pour le pauvre dans toute l'Écriture. Notre implication ne relève donc pas seulement de préoccupations « humanistes »<sup>2</sup>. Il faut relever deux points fondamentaux à la base de notre action.

D'abord **le caractère de Dieu** qui demande d'aimer, lui qui est un Dieu d'amour. Dans le passé on a parlé d'option préférentielle pour les pauvres. La formule a été critiquée mais on ne peut pas nier le souci particulier de Dieu pour les plus démunis dans l'Écriture. Mentionnons Deutéronome 10.17-20 qui décrit l'Éternel comme faisant droit à l'orphelin et à la veuve et aimant l'immigrant.

Deuxième élément : **le pauvre est aussi image de Dieu**. Tout être humain est image de Dieu et le pauvre aussi ! Cela peut paraître banal de le dire mais comme la dignité du pauvre ne s'impose peut-être pas autant que celle du riche, il faut le rappeler. Tout être humain est ontologiquement et intrinsèquement image de Dieu. Je constate souvent dans l'Écriture une dénonciation forte de l'exploitation du pauvre. Ce n'est pas anodin ! Je me rends compte que dans certains pays – y compris le mien – on exploite assez facilement ceux qui vivent dans la pauvreté. On ne les paie pas ou on ne leur donne pas un salaire équitable, juste.

Il ne s'agit pas pour autant d'idéaliser le pauvre comme certains chrétiens qui en font l'incarnation même du Christ – avec une lecture particulière de Matthieu 25 (« J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger »). Ceux qui ont vécu avec les pauvres savent qu'ils sont eux aussi pécheurs. Ils ont besoin de la grâce et du pardon de Dieu. Mais, comme le dit Henri Blocher, l'homme pêche tant qu'il peut : il pêche avec les moyens qu'il a à sa disposition. Les riches pêchent en tant que riches : il y a des péchés de riches. Il y a aussi des tentations spécifiques aux pauvres. Mais parce que leur dignité ne s'impose pas à tous, le chrétien doit se solidariser avec eux.

### ***Est-ce que le commandement biblique de l'amour du prochain et les idéaux de notre société par rapport au souci du pauvre se rejoignent ou y a-t-il des décalages ?***

Le décalage entre les valeurs de la société et les valeurs chrétiennes se voit plus nettement aujourd'hui sur les questions d'éthique familiale et sexuelle avec une forte volonté de se dégager de la morale judéo-chrétienne dans ces domaines.

Les différences se marquent au niveau du fondement théorique. Comme je l'ai indiqué, le chrétien aime le pauvre parce que Dieu aime tous les humains et qu'il montre un souci particulier pour les plus démunis et parce que nous croyons que le pauvre est aussi l'image de Dieu. En tant que chrétiens, nous dirons que notre action s'enracine dans notre foi tandis que la pensée séculariste parlera d'une dignité intrinsèque de l'être humain sans lui chercher un fondement spirituel. Mais n'a-t-on pas besoin de ce fondement pour donner à la question sociale tout le sérieux qu'elle mérite ?

Ce n'est pas si facile d'aimer ! C'est même très exigeant. Ce qui était au début de l'amour ou en tout cas un idéal peut devenir une simple activité professionnelle ensuite. Comment parvenir à aimer si nous n'avons pas l'amour de Dieu dans notre cœur qui nous amène à comprendre que Dieu nous aime bien que nous ne soyons pas aimables et que l'autre ne soit pas forcément aimable non plus ? C'est cela qui me paraît manquer dans cet amour « laïc ».

---

<sup>2</sup> Même si le mot « humaniste » s'entend dans plusieurs sens différents dont certains pourraient convenir pour le christianisme, par exemple si l'on prend l'expression « humanisme intégral » au sens d'une vision qui concerne tout l'homme.

Je trouve donc que la question du fondement se pose de façon aigüe : si on n'a pas la vision biblique de la création en image de Dieu, il va falloir trouver autre chose. On peut toujours proclamer que tous les humains naissent naturellement libres et égaux mais est-ce que c'est suffisamment sérieux en guise de fondement ? Il ne s'agit pas de juger les efforts des non-croyants en nous posant comme supérieurs : par la grâce commune, il reste du bon en l'être humain qui peut accomplir des actes d'amour. Mais notre fondement pour agir est différent.

## L'ÉTHIQUE SOCIALE

***Qu'est-ce que l'éthique sociale ? Est-ce qu'il s'agit uniquement de dire aux chrétiens comment ils devraient vivre dans la société ou avons-nous un message à adresser à la société elle-même, une vision à partager sur la façon dont la société devrait être organisée ?***

Il s'agit certainement de dire aux chrétiens comment vivre dans la société ! Pour le deuxième point, c'est un peu plus délicat. Je dirais d'abord que si les paroles comptent, les actions portent aussi. Je suis assez sensible à ce que dit la tradition anabaptiste : l'Église doit être une communauté où on montre et où on incarne les valeurs. Malheureusement, comme les Églises ne font pas toujours mieux que la société ambiante, leur discours est moins bien entendu. Si l'Église vivait l'Église et si l'Église était l'Église, sa parole serait plus forte.

Nous pouvons cependant encourager les chrétiens en leur disant que **l'Église en tant que telle est une œuvre sociale**. Je me réjouis du fait qu'en France, malgré tout, l'Église soit reconnue d'une façon ou d'une autre comme une sorte d'association d'utilité publique : c'est ce qu'indiquent certaines mesures en termes de fiscalité. Le simple fait d'être un « bon chrétien », de suivre les valeurs de l'Écriture, peut aider beaucoup de gens à ne pas tomber dans la pauvreté. Si l'on se demande pourquoi le pentecôtisme a autant de succès en Amérique latine, on trouve des témoignages de femmes qui disent que lorsqu'elles se sont converties, elles ont prié pour leur mari, lequel s'est aussi converti et a arrêté de boire, de les frapper elles ainsi que les enfants, de gaspiller les ressources du foyer dans des jeux d'argent et inversement qu'il a commencé à passer plus de temps à la maison, qu'il s'est davantage occupé des enfants. Du coup les enfants ont arrêté certaines mauvaises fréquentations, ont travaillé à l'école et s'en sont mieux sortis. On oublie parfois ce genre de choses et de combien de dangers l'Église nous protège. Une vie d'Église solide peut aussi préserver de la pauvreté ou favoriser pour la génération suivante le fait de grimper dans l'échelle sociale. Un autre aspect qu'il convient d'évoquer est le fait que l'Église est une sorte de rempart contre les solitudes surtout dans les grandes villes où l'on est seul ensemble. Dans une communauté chrétienne qui vit la réalité de la communion fraternelle, on s'occupe des personnes isolées.

Dans notre façon d'exprimer une éthique sociale au-delà des cercles chrétiens, je suis partisan de beaucoup d'humilité et que l'Église montre par l'exemple. Après cela, nous pouvons aussi faire des propositions, sans nous poser en donneurs de leçons – ce que nous n'avons de toute façon plus les moyens de faire. Nous pouvons dire de façon humble et modeste comment, motivés par l'Évangile, nous comprenons les choses. Ayons un discours qui se situe dans le registre de la proposition, qui s'exprime avec la forme suivante : voilà comment nous, chrétiens, confrontés aux mêmes difficultés, nous examinons la situation. C'est là la parole prophétique de l'Église qui n'est plus une parole uniquement de condamnation et de dénonciation des dérives. Notre discours à la société devrait d'abord être un discours d'encouragement pour ce qui va bien et aussi mettre le doigt sur certaines choses qui ne fonctionnent pas. Si on veut aller un peu plus loin, dans la ligne de ce que l'Église catholique a développé avec sa doctrine sociale, il est important de se rendre compte que pour être crédible le travail de réflexion prend du temps. Ce n'est pas une petite affaire.

Il faut donc surtout que les Églises soient un peu des laboratoires où l'on vit les réalités dont on parle !

## INJECTER L'ÉVANGILE DANS SES RELATIONS SOCIALES

***Sommes-nous appelés à changer la société et son organisation, ce qu'on appelle parfois le « système » ou plutôt à y pratiquer le bien sans forcément chercher directement à la transformer ? Dans quelle mesure accepter le monde tel qu'il est va-t-il pour ou contre l'amour du prochain ? Comment peut-on aimer son prochain de façon authentique à l'intérieur d'un système qui opprime le prochain ? À quel moment devenons-nous « complices » si nous ne faisons pas changer les choses ?***

Il faut d'abord poser des jalons au niveau des principes. Commençons par dire que nous sommes dans un monde pécheur. La grâce commune de Dieu est à l'œuvre mais nous ne ferons pas advenir le royaume de Dieu sur terre. C'est Dieu lui-même qui le fera. Je reconnais que cette perspective peut avoir quelque chose de démobilisateur : il y a là une tentation très forte.

Pourtant l'Écriture nous encourage à nous engager. L'espérance chrétienne nous protège contre les désillusions et nous amène à ne pas mettre tout notre cœur dans les combats sociaux. Oui nous nous engageons, mais pas autant que pour un engagement de type religieux. Oui nous y mettons notre cœur, mais ce n'est pas un absolu. Cela nous épargnera des découragements profonds, la perte de motivation devant les déceptions, devant la dureté de la réalité, devant la manifestation concrète du péché.

Il y a des choses que Dieu lui-même a toléré à cause de la dureté du cœur de l'homme : la polygamie et même l'esclavage. Aux Antilles, les questions de l'esclavage, de la colonisation et de la décolonisation, du lien de l'Église avec ces réalités nous travaillent beaucoup. Or en étudiant la Bible, on constate que l'esclavage est toléré. Certaines lois essaient de l'« humaniser », mais il n'est pas totalement supprimé. Même l'apôtre Paul ne s'est pas attaqué à cette réalité comme un révolutionnaire, mais il y a injecté l'Évangile. Il faut un parti pris de réalisme : c'est bien beau d'avoir de belles idées, mais il faut aussi voir dans un contexte donné ce que l'on peut faire concrètement. Paul n'a pas abordé l'esclavage sous l'angle institutionnel mais sous l'angle relationnel. Il a dit aux chrétiens : injectez l'Évangile dans vos relations sociales. Selon moi, si l'Évangile avait vraiment été vécu – est-ce que la chrétienté qui a suivi les premiers siècles de l'Église était vraiment chrétienne ? – l'institution de l'esclavage aurait imploré.

Il était impossible pour un petit groupe comme les chrétiens de vouloir renverser une institution aussi établie que l'esclavage – dont on pourrait comparer la force à celle du système capitaliste aujourd'hui. Comment la Bible a-t-elle résolu la question ? En affirmant qu'en Christ, il n'y a plus ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre, etc. : l'Écriture injecte des valeurs chrétiennes et demande que ce soit vécu au niveau relationnel, d'abord au sein de l'Église, pour que cela fasse ensuite boule de neige.

Pour des pistes concrètes et pratiques au sein du monde globalisé, en matière de consommation par exemple, les choses sont complexes : nous savons par exemple que nos ordinateurs ou nos téléphones portables comportent des composants qui ont été fabriqués dans des conditions marquées par l'injustice. Il nous est pourtant très difficile de nous en passer totalement. Que faire ? Au minimum ne pas être dans une course à la nouveauté, ne pas changer de téléphone ou d'ordinateur trop fréquemment. Or même cela n'est pas toujours évident pour nous ! Dans ce domaine, je dirais que la surconsommation relève du péché mais que la simple consommation est un moindre mal, le mieux étant d'avoir des alternatives éthiques à disposition et de s'en saisir.

En tant qu'évangéliques, il nous manque une réflexion approfondie sur le péché social ou sur la dimension sociale du péché, qui permet peut-être de porter un jugement sur des institutions et de nous pousser à nous interroger sur notre participation à des structures de péché sans que cela entraîne nécessairement un jugement de condamnation morale sur les individus qui vivent en leur sein selon le principe du moindre mal et sans proposer une solution de type révolutionnaire.

## RÉFLEXION BIBLIQUE

Je pense aussi que les pasteurs devraient beaucoup encourager les chrétiens à méditer le travail accompli par le Mouvement de Lausanne notamment sur le sujet du style de vie simple. Il s'agit de se poser la question de savoir comment vivre simplement pour pouvoir vivre éthiquement. Il faut peut-être être prêt à faire un effort financier pour « consommer » éthique – ce qui implique que je me priverai de certaines choses. Ce sont là des lieux stratégiques où l'Église doit avoir un rôle prophétique.